

Relance du Festival de piano

Marie Laurier

APRÈS une année de relâche en raison de problèmes budgétaires maintenant jugulés, le Festival international de piano de Montréal (FIPM) et non de musique revient sous ce nouveau vocable dans une enveloppe peut-être moins spectaculaire que les trois autres éditions mais toute autant pédagogique et futuriste. L'ambition demeure toujours de préparer pour l'an 2000 un symposium mondial dans la métropole qui explorera toutes les facettes du piano.

On note également un changement de date pour la tenue de cet événement: au lieu d'être le premier événement musical de la rentrée d'automne, il aura lieu du 7 au 14 juin et plus de 125 artistes et spécialistes nationaux et internationaux y participeront. Mentionnons tout de suite les noms de quelques pianistes réputés qui troqueront leur rôle de solistes pour celui de pédagogues: le Polonais Janusz Olejniczak qui personnifie Chopin dans la *La Note bleue* ou 24 heures dans la vie du musicien, un film d'Andrzej Zulawski qui sera

lancé pendant le festival; le Chilien Roberto Bravo qui fut un élève de Claudio Arrau qui donnera un récital en mémoire du premier anniversaire de la mort de son mentor, le Montréalais Marc Durand et l'Allemand Karl-Beinz Kammerling, tous deux professeurs émérites; l'Ukrainien Evgeny Moguilevsky qui faisait récemment ses débuts nord-américains lors du concert de gala du FIPM en septembre dernier.

Le festival sous le thème Les Grands romantiques s'ouvrira le dimanche 7 juin par un concert où sera interprété, entre autres, et pour la première fois sur ce continent, le psaume instrumental pour piano et orchestre *De Profundis* de Liszt selon la version du Torontois Malcolm Maxwell. Le pianiste Philip Thomson qui a joué cette pièce en première mondiale à Budapest au mois d'août 1991 sera au clavier avec l'Orchestre Métropolitain dirigé par le Canadien Otto Werner-Mueller.

Le pianiste québécois André Laplante se produira en compagnie du Quatuor à cordes Fine Arts au cours d'une soirée de musique romantique slave d'inspiration essentiellement

russe et tchèque avec Rachmaninov, Tchaïkovski et Dvorak. On retrouvera aussi la pianiste turc Idil Biret et le Français Alexis Weissenberg dans des récitals Brahms et Schubert.

Afin de faire connaissance avec un public nouveau, le FIPM innove en présentant une soirée de piano Nouvel Âge, avec le pianiste canadien Michael Jones. Il y aura également la série Jeunes interprètes sous la rubrique Les Midis de Schumann avec les pianistes lauréats du concours OSM May Yoke-Mui Phang et Libby Yu, ainsi que la gagnante du Concours de musique du Canada Nari Matsuura. On entendra également Sylviane Deferne avec le Quatuor à cordes St. Lawrence, Lucienne Chung, le duo Guy Campion-Mario Vachon et le Trio Lyrika.

Dans la série Forum, Le pianiste et musicologue trifluvien Michel Dussaut qui prépare un ouvrage sur Chopin et dont le disque sur étiquette SRC (Société Radio Canada) est sur le point de paraître, parlera du compositeur en s'accompagnant lui-même au piano. Le baryton Ingemar Korjus et la pianiste Cynthia Floyd,

d'Ottawa, présenteront un exposé sur la poésie et l'art du lied, et Mme Dujka Smoje, sur Clara Schumann. Patrick BVerndardt et François Paré seront au nombre des participants.

Radio Canada sera le radiodiffuseur officiel du festival et diffusera quelque 24 récitals, concerts et conférences dans le cadre de ses émissions musicales.

Selon le directeur général du FIPM Philippe Turp, la tenue du festival de 1993 est assurée et le thème déjà choisi, soit Le piano et la tradition russe. Il a expliqué que l'année 1991 avait été consacrée à redresser la situation budgétaire du festival. Après trois ans d'activité, il y avait un déficit accumulé de 600 000 \$ que les créanciers ont consenti à effacer moyennant un partage de 100 000 \$, don d'un mécène qui tient à garder l'anonymat. Le prix des billets pour les 36 événements payants du festival a été réduit de 27 % en moyenne, en raison du contexte de récession économique. Pour plus de renseignements, on communique au 866-1648.

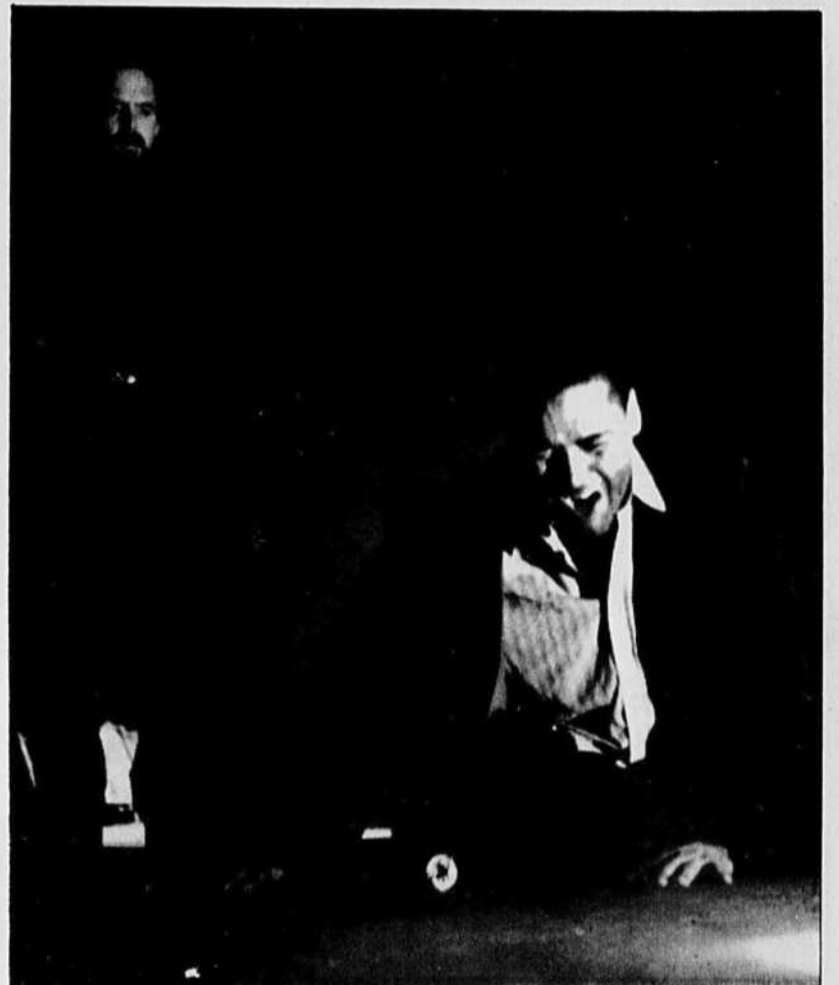


PHOTO TRISTAR PICTURES

De Calcutta à Lennoxville

Les habitants de Lennoxville et les étudiants de l'Université Bishop risquent de ne jamais s'en remettre. Patrick Swayze, l'idole de toutes les jeunes filles en fleurs de la planète, est venu hier soir leur payer une petite visite, flanqué du réalisateur Roland Joffé, du producteur montréalais Jake Eberts et deux vedettes du cinéma indien, Om Puri (ci-haut à droite dans une scène du film) et Shabana Azmi. Pourquoi une telle délégation dans un bled perdu comme Lennoxville? Pour rien de moins que la première nord-américaine de *City of Joy*, un film de 28 millions, tourné à Calcutta pendant la Guerre du Golfe et victime de plusieurs attentats à la bombe, de tracasseries diplomatiques, d'une campagne hostile du Ministre de la culture et d'un semblant de désaveu du père du cinéma indien, Satyajit Ray. La critique de Nathalie Petrowski demain.

THÉÂTRE



Luc Senay et Robert J.A. Paquette dans *Les souliers vernis*.

La seconde prison

Les souliers vernis

Une pièce de Léo Lévesque. Mise en scène de Pierre André Fournier. Scénographie de Daniel Landry. Musique de André Lacombe. Avec Robert J.A. Paquette, Natalie Coupal, Marc Gélinas, Pierre Collin, Alain Gendreau, Line Beaulieu, Daphné Viens, Luc Senay, etc. Une production Propulsion Scène, à la Licorne jusqu'au 12 avril.

Robert Lévesque

LA PRESSE montréalaise s'empare du « phénomène Léo Lévesque » depuis que le chroniqueur Pierre Foglia, toujours en quête de dissonance (on le comprend dans cet univers de chorale), a décidé d'en faire un petit Jean Genet hétéro des faubourgs à melasse. Fleur des cachots, voleur, récidiviste, meurtrier, prisonnier, il a écrit une pièce, puis deux ?, donc bonjour le beau « cas ». L'« affaire » pour une chronique. La proie pour les « papiers ». Qu'on ouvre la location...

Pauvre Léo Lévesque, au fond, une seconde prison l'attendait déjà avec ces attentions et ces attendrissements des gazettes. Avant même la générale de sa pièce, *Les souliers vernis* à la Licorne, l'ex-prisonnier-dramaturge était entouré de tous les soins, signalé, présenté, interviewé, prenant l'espace rédactionnel qu'un Michel Tremblay lui-même a de plus en plus de misère à trouver de nos jours...

Cette prison médiatique le mène hélas tout droit à la torture. Torture de la critique, d'abord, lorsqu'elle a le courage de ses opinions. Torture intérieure d'un type, surtout, à qui on a déroulé un tapis rouge et mirifique de d'autres auront à tirer sous ses pieds. Il y a évidemment de quoi paniquer lorsqu'on confond autant sa peau et son oeuvre livrée à la scène. Parce que, comme la vaillante Jo-

hanne Prince l'a fait en recevant des insultes très basses à la télé de Radio-Canada, il faut reconnaître, en sortant de la Licorne, qu'il n'est pas de vouloir faire la charité critique, et applaudir comme des bien pensants aux beaux efforts d'un coeur à vif, on n'a d'autre choix que de dire, à titre de critique théâtral, que *Les souliers vernis* c'est de la merde. Pauvreté de texte, nullité de mise en scène, amateurisme d'acteurs.

Le texte de Léo Lévesque n'a pas la force de ses velléités poétiques. Il est livré dans une forme infirme, sans construction claire ou repérable, tout juste aligné bêtement à deux niveaux (le réel, le rêvé) sans que l'ombre même d'une progression dramatique apparaisse. C'est un texte qui demande au spectateur une adhésion d'emblée au projet de l'auteur, sans place pour la liberté de réflexion, c'est un peu de la dictature de texte qui nous ramène à l'époque de l'agit-prop.

Le contenu, lui, est d'un simplisme assumé. C'est le pathétique prisonnier artiste qui ne rêve que d'oïseux, et qui va s'envoler avant de se faire abattre. Cela pourrait être très beau, et on sait comment Bernard-Marie Koltès est allé loin avec la même haute trame en mettant en scène le sort du meurtrier Roberto Succo dans sa dernière pièce, *Roberto Zucco*. Koltès est dramaturge... il a fallu plusieurs de ses textes avant qu'il n'accède aux « unes » des gazettes...

Sculpture américaine : deux générations

George Sugarman, David Winter

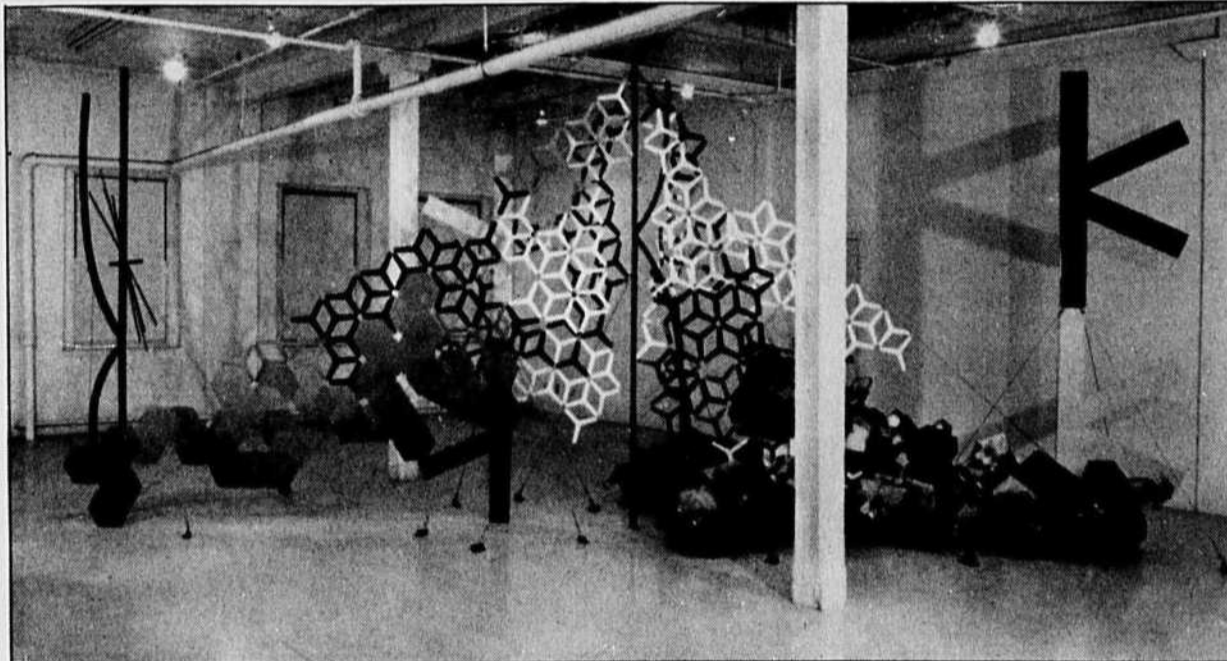
Galerie Christiane Chassay, 20, rue Marie-Anne ouest. Jusqu'au 21 mars

Jean Dumont

EN VISITANT, en sa compagnie, son étonnante exposition à la Galerie Christiane Chassay, et en écoutant George Sugarman, âgé aujourd'hui de 80 ans, et dont l'oeuvre est inséparable de l'histoire de la sculpture moderne aux États-Unis, parler de ses propres vues sur la sculpture, je ne pouvais m'empêcher d'admirer en lui l'homme qui refuserait certainement jusqu'aux derniers moments de croire à ce que cette histoire disait de lui, autant que de se trouver à l'aise dans la niche toujours trop étroite qu'elle réserve à ceux qui ont vécu longtemps.

Ceux qui s'y adaptent ont la peau ridée mais les idées lisses, rassemblées en un petit baluchon bien serré, pour qu'elles ne risquent pas de s'échapper des catégories que l'histoire leur a assignées. Ils ont leur utilité. On les appelle parfois des sages... Heureusement, il y a les autres, les George Sugarman de l'âge d'or, dont l'histoire personnelle s'échappe par toutes les fissures de l'histoire officielle. Véritables paradoxes ambulants, comme tous les gens épris de liberté, chez qui sous la gentillesse affable se cache toujours la question déstabilisante, et sous le sourire heureux l'inquiétude curieuse de l'incertitude qui maintient le courant de la vie.

Si j'ai eu l'impression que ses sculptures en éléments de tôle soudés et colorés de teintes vives et contrastées, n'avaient pas d'âge, moi qui suis persuadé de l'adéquation de l'art et du temps, c'est peut-être parce que, loin de constituer véritablement des réponses, elles ne jalonnaient que le cercle grandissant des questions.



Vanishing points, de David Winter.

Sugarman a toujours été partisan d'une sculpture qui n'ait pour rôle que de déterminer un espace, qui soit un jeu de formes abstraites ou non-objectives. Il en fut le pionnier au début des années 60. Il en est toujours partisan aujourd'hui, en ce temps où nous tâchons de redonner au contenu des oeuvres sa dignité. N'en déduisez pas que Sugarman est coulé dans le béton de l'histoire, qu'elle soit la sienne ou celle de l'art: c'est tout simplement qu'il lui paraît, et je pense avec raison, qu'il n'a pas épuisé la question de la forme. Pourquoi ne pas séparer les éléments de la sculpture et en faire une oeuvre relationnelle? Pourquoi ne pas enlever du socle, la suspendre au plafond, la poser à terre, en peindre et en colorer les plans? Pourquoi pas en effet?

Jeux de plans, de masses, de couleurs: l'espace est immense que s'approprie chacune de ses sculptures. L'artiste ne bat pas la semelle sur un chemin cent fois parcouru de-

puis plus de cinquante ans: il ne sait toujours pas où mène le sentier sur lequel il ne se retourne pas, mais il regarde sur les côtés...

Alors, il est formaliste, mais ne nie pas le contenu. Il dit seulement que celui-ci est souvent une virtualité; qu'en fait il peut très bien n'être qu'une interprétation. Et voilà de belles heures de réflexion en perspective! Cet abstrait à tout crin tient un discours très démocratique sur l'art public dont il est un praticien majeur. Et ce discours est l'occasion de remarques percutantes sur les différences qui existent entre la sculpture d'intérieur privée et la sculpture d'extérieur publique, et l'importance du toucher... Je me suis dit, en regardant les oeuvres de Sugarman, et en l'écoutant parler d'une vie de sculpteur, que les réputations des grands artistes sont peut-être moins fabriquées qu'on le croit!

Près d'un demi-siècle sépare Sugarman de David Winter, l'autre sculpteur américain qui expose dans

la première salle de la galerie, il n'est donc pas étonnant que le formalisme de ce dernier s'appuie sur les mathématiques, et soit plus proche d'une figuration abstraite que de la non-objectivité du premier. Les mathématiques sont bien un objet.

Ce qu'il m'a semblé, en tournant autour de la longue diagonale qu'est *Vanishing Points*, c'est que cet assemblage d'éléments disait moins la foi dans les lois qui tiennent la matière ensemble, qu'il ne dit leur fragilité. Les cellules pentagonales en acier cuivré, collées en désordre les unes aux autres et posées en amas sur le sol, ont l'air de cristaux en croissance, mais nient dans le même temps la mathématique rigide de cette croissance. C'est un peu comme si l'organisation était seulement chez Winter un désir d'ordre, ou un désir de croire, contredit par la réalité de la matière... Deux expositions qui constituent d'excellents points de vue d'où interroger la sculpture d'aujourd'hui.

ARTS VISUELS/chronique

Concours et maquettes

Jean Dumont

LES FÊTES du 350^e anniversaire de Montréal se profilent à l'horizon de la mi-mai et, dans tous les domaines reliés aux festivités, le partage entre les rêves, qui le resteront, et les projets, qui verront le jour, est devenu une réalité. Chaque semaine qui passe apporte sa manne d'annonces et de confirmations. Dans le domaine des arts visuels, et particulièrement dans celui de la sculpture, nous en sommes, pour certains projets, au stade du dévoilement des maquettes.

Nous devrions, en tant que public, nous intéresser de près à cette étape préalable à la sculpture, qui s'est développée en même temps que devenaient de l'ampleur les projets d'art public et ceux d'intégration à l'architecture. La façon dont nous voyons et ressentons la maquette, la manière dont nous imaginons l'oeuvre terminée à partir du modèle que nous en livre l'artiste, la comparaison de notre jugement du modèle à celui de la réalité, peuvent nous en dire très long sur les mécanismes de la sculpture, ceux de nos perceptions, et les relations que nous entretenons avec l'espace et les objets qui nous entourent.

De plus, en ces temps où les jurys de toute sorte sont soupçonnés de toutes les tares de l'oeil et de l'esprit, l'étude comparée des maquettes et des oeuvres définitives, ne peut que nous éclairer sur certaines décisions et certains fonctionnements.

Salon international de la sculpture de Montréal

LE PREMIER Salon international de la sculpture de Montréal, qui se tiendra sur le site du Vieux-Port, du 21 juin au 7 septembre 1992, dévoilait, mardi dernier, les maquettes pertinentes à l'un de ses volets. Si, sous le titre de « Aux quatre vents », plusieurs oeuvres de petit et de moyen format de plus d'une cinquantaine de sculpteurs

québécois, seront exposées dans l'un des hangars du Vieux-Port, aménagé en salle d'exposition, une douzaine de sculptures monumentales d'artistes québécois, canadiens et étrangers, seront érigées, à l'extérieur, non loin de l'Horloge du Vieux-Port. Ce sont les maquettes de ces oeuvres qui sont actuellement exposées, et jusqu'au 27 mars, au Centre des arts contemporains du Québec à Montréal.

Les sculptures de Linda Covit, Rose-Marie Goulet, Lisette Lemieux, Dominique Valade et Catherine Widgery, seront, après l'événement du Vieux-Port, installées à Lachine, où elle s'ajoutent aux 21 sculptures déjà érigées dans les parcs riverains de cette municipalité. Les autres artistes sélectionnés pour le Salon sont: André Fournelle, Pierre Leblanc, Louis-Paul Lemieux, Marie-Josée Lafortune, Yves Louis-Seize, Guy Nadeau, Armand Vaillancourt et Bill Vazan. Le Centre des arts contemporains est situé au 4247, rue St-Dominique. Tél.: (514) 842-4300.

Place des Arts

De son côté, La Société de la Place des Arts présente, jusqu'au 20 avril, dans le Hall de la salle Wilfrid-Pelletier, une exposition regroupant les maquettes des cinq finalistes d'un concours national d'intégration des arts à l'architecture, lancé pour la création d'une oeuvre majeure intégrée aux aménagements nouveaux des espaces de la Place des Arts. Les finalistes sélectionnés étaient Lise Lemieux, Marie-Christiane Mathieu, Claude Bettinger, Pierre Lafleur et Richard Purdy. Et c'est l'oeuvre de Claude Bettinger qui a été choisie pour la réalisation finale. L'exposition, à côté de celle du lauréat, des quatre propositions concurrentes, ne peut que servir la transparence des décisions prises. Tél.: (514) 285-4399.

Point de mire sur Montréal

LE SERVICE des-loisirs et du

développement communautaire de Montréal offre la possibilité aux photographes amateurs d'exposer leurs clichés, dont nombreux espérons-le seront des oeuvres, à la Maison de la culture Frontenac, du 15 au 29 novembre prochains. Les amateurs intéressés ont jusqu'au 4 novembre pour soumettre leurs oeuvres, qu'ils devront avoir produites après le 1er janvier 1992.

Le thème général du projet, « Vues Urbaines », est divisé en cinq sous-thèmes qui sont: La matière de la ville, L'humain dans la ville, l'état de la ville, l'insolite dans la ville, le touristique dans la ville, et qui pourraient être l'occasion d'une fascinante étude sociale... Renseignements: (514) 872-4253 et 872-1775.

Sculpture fonctionnelle à l'AGO

Ceux qui se sentiraient à l'étroit dans les limites de Montréal peuvent toujours jeter un coup d'oeil du côté

de Toronto, où le Musée des beaux-arts de l'Ontario annonce le lancement d'un concours national de sculpture fonctionnelle, parrainé par Vivian et David Campbell, ouvert à tous les artistes, concepteurs et architectes professionnels. « C'est l'occasion rêvée, pour ces professionnels, d'apporter une touche artistique, voire sculpturale, aux traditionnels meubles de jardin... une chance unique d'explorer une démarche créatrice novatrice », a déclaré Glenn Lowry, le directeur du Musée.

Le concours comprendra deux étapes. La dizaine d'artistes retenus pour la deuxième recevront un cachet de 1500\$, tandis qu'un cachet moyen de 20 000 \$ est prévu pour la conception et la réalisation de chacune des cinq oeuvres primées. La date limite de participation à la première étape est fixée au 1er mai 1992. Tous renseignements, ainsi qu'un Guide de participation au concours peuvent être obtenus en téléphonant au (416) 979-6603.



Montréal ville ouverte

Début de l'enquête sur la moralité présidée par le juge Caron (Jean Lapointe). Dernier espoir pour la série. (TVA, 20 h)

☆☆☆

B.B. King

Documentaire sur le grand bluesman. (PBS 57, 20 h)

☆☆☆

Le film d'Ariane

La situation des femmes au Québec pendant un demi-siècle d'histoire moderne. (TV5, 20 h)

☆☆☆

Dodo

Deuxième partie de cette série vraiment bien sur Dominique Michel. On en redemande. (Radio-Canada, 21 h)

☆☆☆

37,2 le matin

Passions torrides et déchirements amoureux pour bien commencer la nuit. Classique branché, et Béatrice Dalle qui n'est jamais vraiment arrivée à dépasser ce coup d'envoi. (Quatre Saisons, minuit)

— Paul Cauchon